

L'enseignement de l'orthographe et de la grammaire dans le canton de Fribourg

Autor(en): **Pilloud, Julia**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizer Schule**

Band (Jahr): **27 (1940)**

Heft 12: **La Suisse romande**

PDF erstellt am: **21.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-536601>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

res découpées, les textes à compléter, etc. Tous ces exercices ont une importance inégale. Mais tous ont cette valeur réelle de mettre de la variété et de l'entrain dans un enseignement qui, à la longue, risquerait de

devenir monotone et fastidieux pour de petits écoliers.

Hauterive-Fribourg.

Casimir Both

professeur à l'Ecole normale.

L'enseignement de l'orthographe et de la grammaire dans le canton de Fribourg

Le maître d'école d'autrefois classait volontiers ses élèves selon leur orthographe. Aujourd'hui, on cherche de toute manière à transformer l'activité scolaire afin de faciliter le travail des enfants, mais l'orthographe reste au premier plan des préoccupations des instituteurs. En effet, qui ignore grammaire et orthographe ignore sa langue, n'est pas préparé à la vie pratique et, de plus, est moins pleinement de son pays puisqu'il participe moins qu'un autre à sa culture nationale. Enfin, ces branches exigent de l'élève volonté, netteté de raisonnement et précision, qualités qui manquent le plus à notre génération. Obliger les enfants à acquérir une orthographe convenable, à posséder la grammaire, c'est travailler du même coup à leur éducation. Pour toutes ces raisons, le maître d'école de chez nous consacre à ces branches plus de la moitié des heures de son enseignement.

Quelles méthodes emploie-t-il ?

Une première remarque. Cet enseignement laisse peu de place à la fantaisie, mais exige une très grande continuité dans les leçons et les exercices. L'école active n'a apporté que peu d'innovations dans ce domaine et l'on comprend pourquoi. En effet, il y a là un plan de travail que le bon sens impose et toute l'énergie des maîtres n'est pas de trop pour le faire réaliser aux élèves.

Savoir l'orthographe, c'est posséder un certain nombre d'images exactes de mots qui s'écrivent de telle façon en vertu de l'évolution de la langue — images que la mémoire doit posséder ou que la recherche des dérivés peut donner (orthographe

d'usage), et un certain nombre de règles que la grammaire enseigne et qu'il faut savoir appliquer (orthographe de règle). L'enseignement de l'orthographe ne peut donc être séparé de celui de la grammaire.

Les deux enseignements sont affaire de mémoire et de jugement, et quoi qu'en pensent quelques maîtres, comme le jugement se développe chez l'enfant dès les premières années, on peut commencer l'enseignement de la grammaire et de l'orthographe déjà avec les petits de la première classe. Cet enseignement est lié avec celui de la lecture qui est le centre de tous les exercices des moins de sept ans. En effet, la lecture oblige l'enfant à reconnaître les mots. Mais on exige qu'il reproduise ensuite les images qu'il a acquises. Il fait d'abord des copies, puis des dictées. On dicte d'abord des lettres, puis des syllabes, puis des mots. Nous utilisons chez nous, grâce au syllabaire de Mlle Marchand, une méthode de lecture qui présente pour l'orthographe les avantages de la méthode globale et de la lecture par syllabes. L'élève acquiert d'abord une image totale du mot nouveau, mais il la décompose immédiatement en syllabes, puis en lettres, qu'il apprend à connaître et à combiner. Il sait donc dès les premiers exercices de lecture discerner les syllabes (« une syllabe, c'est quand on ouvre une fois la bouche »). Mais le petit Suisse romand qui connaît les voyelles et les consonnes et qui sait les écrire, n'en a pas fini avec son syllabaire. Il étudie ensuite les diphtongues, les consonnes doubles et — ce qui fait la difficulté du fran-

çais — les différentes manières d'indiquer un son, le son é par exemple : é, ez, er, ai, etc. Pourquoi écrit-on chaise avec ai et père avec è ? Mystère qui ne peut s'expliquer que par l'étymologie, science dont on n'embarrassera pas le cerveau du petit, mais on l'obligera à retenir la graphie des deux mots. On recourt évidemment à tous les procédés qui peuvent aider la mémoire : « Tu écris chat, avec un t parce qu'on dit la chatte », etc., mais on n'oublie pas qu'en orthographe la meilleure manière de faire retenir une graphie, c'est de répéter l'image exacte, claire, lisible, devant les élèves et de la leur faire répéter. Toute image fautive présentée aux élèves leur fait perdre leur orthographe et leur fait plus de mal que des semaines de vacances. Un maître qui écrit mal a des élèves qui ne forment pas leurs lettres et qui font des fautes parce que les images des mots qu'ils ont écrits ne sont pas nettes. On n'envoie pas non plus des élèves écrire au tableau noir des mots que leurs camarades auront le plaisir de corriger. Les élèves aiment beaucoup cet exercice, mais il est inutile de mettre l'enfant dans l'alternative désagréable que nous connaissons tous, alors que nous nous demandons : Faut-il écrire ce mot avec un y ou un i, je sais que j'ai fait une faute une fois, on me l'a corrigée, mais... Dans ce cas, il y a 99 chances sur 100 que l'image erronée l'emporte sur la bonne.

Le petit Suisse romand acquiert donc dès la première année de classe un certain nombre de mots d'orthographe d'usage. Quant à la grammaire, il en reçoit aussi quelques notions. Il apprend à distinguer le nom (qui indique les personnes, les animaux, les choses), le verbe, le singulier (« quand il n'y a qu'une chose »), le pluriel. Il peut dès lors savoir que les noms s'écrivent avec s au pluriel, les verbes avec nt. Le programme se continue en deuxième année avec l'étude des adjectifs, des articles. Les leçons de grammaire au cours inférieur se basent sur

l'observation des mots du syllabaire, du livre de lecture, qui servent d'exemples dont l'élève déduit la règle générale. Ce travail est beaucoup moins difficile qu'on ne le pense souvent, à condition de ne pas aller trop vite et d'user d'un vocabulaire adapté à l'intelligence enfantine. Bien entendu, il faut faire de nombreux exercices d'application : transposition, permutations, fiches à compléter en ajoutant des noms, des verbes, jeux de grammaire que nous ont fournis les maîtres obéissant aux principes de l'école active, enfin dictées. On fait intervenir, en effet, dans la dictée, à côté des mots d'orthographe d'usage, les applications de la règle de grammaire que l'on vient d'étudier.

Au cours moyen, l'élève de 9 à 10 ans acquiert un nouveau stock de mots d'orthographe d'usage, et en grammaire il apprend à distinguer toutes les sortes de mots sauf les mots invariables, et tous les temps des verbes sauf le subjonctif.

L'orthographe d'usage s'enseigne comme au cours inférieur mais les mots ne sont plus dans le syllabaire. Le maître possède un choix de dictées graduées où les mêmes mots reviennent à intervalles réguliers ; il fait chaque jour une dictée. Les mots nouveaux ont été préparés à l'avance en classe ou à la maison. Ils ont été écrits au tableau noir en couleur s'il le faut — toujours pour empêcher la formation d'images fausses — et expliqués. Nous connaissons une classe de Bulle, où chaque samedi, on fait une dictée répétition de tous les mots qui ont été vus au courant de la semaine et cela avec le maximum de solennité, car, ne l'oublions pas, la volonté et la possession de soi sont des facteurs importants de l'acquisition de l'orthographe. La dictée, cela est essentiel, est corrigée par le maître lui-même, et pour de bonnes raisons : d'abord parce que l'élève en corrigeant son cahier ou celui de son voisin acquerrait encore une fois des images fausses, ensuite pour que le maître

soit parfaitement au courant de l'orthographe de ses élèves, qu'il sache que Paul ne distingue pas encore un infinitif d'un participe, que Lucienne met deux *t* à tous les mots en *ute*. Les cahiers corrigés sont rendus aux élèves. On explique oralement d'abord les corrections à faire en s'aidant du tableau noir, ou bien la dictée est refaite ou bien on corrige la dictée qui a été faite au tableau noir par un enfant alors que ses camarades écrivaient dans leur cahier ou sur leur ardoise. Les enfants rédigent ensuite leurs corrections qui sont — quoi qu'on en pense — bien plus importantes que la dictée en soi, car cette dernière n'est en fin de compte qu'un exercice de contrôle. Les

mots mal orthographiés sont écrits 5, 10, 20 fois; les noms sont précédés de l'article, les verbes de leurs sujets. Si le maître constate en corrigeant qu'une faute reparait une seconde fois dans un cahier d'élève, il inscrit dans la marge, 20 fois, 30 fois ou un exercice approprié. Il faut bien qu'à ce régime l'orthographe d'usage s'acquière. Mais, direz-vous, c'est là un travail tuant pour le maître. Nous répondrons que le succès est à ce prix et que celui qui voit dans sa tâche de maître d'école une vocation ne trouvera jamais qu'il paie trop cher la science de ses élèves. Et puis, qu'il choisisse des exercices courts; cela vaudra mieux pour ses élèves et pour lui.



Greyerzer Senn.

Quant aux leçons de grammaire, elles suivent un plan logique, étude du nom, accord, etc. On fait le plus possible de conjugaisons de verbes, selon le bon vieux système d'autrefois, car là encore on se trouve devant une connaissance qui doit, par la répétition, devenir habituelle. On a souvent cherché à simplifier avec excès la grammaire. On n'a voulu s'intéresser qu'à ses applications concernant l'orthographe. Le résultat obtenu fut déplorable. En voulant rapprocher les articles des adjectifs, l'accord des noms de celui des adjectifs, on finit par tout embrouiller. On ne doit pas avoir peur d'exiger des élèves un minimum de réflexion. Après une leçon dans laquelle on est allé des exemples à la règle, que les élèves trouvent eux-mêmes, les enfants doivent être capables de donner la définition en une phrase claire et nette. Rien ne forme mieux la volonté, et l'intelligence a tout à y gagner. Les règles, les exceptions s'apprennent par cœur. La dictée, en plus des exercices, sert encore une fois d'application à des règles de grammaire. Mais les règles ne peuvent être comprises si l'on ne distingue nettement les mots les uns des autres, d'où nécessité et importance de l'analyse. On apprend à reconnaître un sujet, un complément. Dès lors l'élève peut se livrer au petit jeu qu'il aime beaucoup, quand on sait s'y prendre et qui consiste à découper une phrase simple en tous ses éléments.

L'on arrive au cours supérieur. L'orthographe d'usage s'acquiert encore par les dic-

tées, l'élève est cependant rendu plus attentif à son travail, il y collabore davantage en préparant seul ses dictées, on peut lui donner certaines explications concernant les bizarreries de l'orthographe. En grammaire, on finit l'étude des conjugaisons par le subjonctif, on étudie les mots invariables et les fameux participes passés qui sont la joie du cours supérieur. En effet, accorder un participe demande un minimum de raisonnement que toute l'humanité ne semble hélas pas atteindre. La règle une fois comprise, on passe aux applications et aux dictées de participes. Les corrections sont expliquées rigoureusement, par écrit. Quant aux mots invariables (la liste des prépositions doit être apprise par cœur), ils vont permettre l'analyse de phrases complexes. Distinguer une conjonction d'une préposition n'est pas facile, mais les bons élèves du cours supérieur y parviennent.

Ainsi parce que son maître a travaillé avec persévérance et logique, un enfant de 15 ans peut écrire sans faute un texte de difficulté moyenne. Il peut ignorer certaines subtilités de la syntaxe, mais il en sait assez pour parler et écrire correctement sa langue et appartenir par toute sa formation intellectuelle à cette terre de Romandie où, depuis des siècles, l'âme des siens s'est exprimée dans les mots et les phrases qu'il emploie aujourd'hui.

Fribourg.

Julia Pilloud

maîtresse à l'Ecole secondaire de
Jeunes Filles.

Comment on conçoit l'enseignement de la rédaction dans les écoles fribourgeoises

L'enseignement de la rédaction à l'école primaire est sans contredit le problème qui a suscité le plus de discussions, engagé à écrire le plus d'articles pédagogiques et de manuels préconisant telle méthode plutôt que telle autre ou proclamant l'infailibilité de tels procédés, et c'est pourtant, malgré

cette profusion de guides, conseils et suggestions, celui qui est encore le plus discuté.

A notre humble avis, la rédaction n'est pas une fin, mais un moyen d'expression des idées tout comme le sont le dessin et le parler. La rédaction écrite ne peut donc